

Texte n° 1

Charles Baudelaire, « Une Charogne », XXIX, section Spleen et Idéal, 1857  
vers 1 – 36

- Rappelez-vous l'objet que nous vîmes, mon âme,  
Ce beau matin d'été si doux:  
Au détour d'un sentier une charogne infâme  
Sur un lit semé de cailloux,
- 5 Les jambes en l'air, comme une femme lubrique,  
Brûlante et suant les poisons,  
Ouvrait d'une façon nonchalante et cynique  
Son ventre plein d'exhalaisons.
- 10 Le soleil rayonnait sur cette pourriture,  
Comme afin de la cuire à point,  
Et de rendre au centuple à la grande Nature  
Tout ce qu'ensemble elle avait joint;
- Et le ciel regardait la carcasse superbe  
Comme une fleur s'épanouir.
- 15 La puanteur était si forte, que sur l'herbe  
Vous crûtes vous évanouir.
- Les mouches bourdonnaient sur ce ventre putride,  
D'où sortaient de noirs bataillons  
De larves, qui coulaient comme un épais liquide
- 20 Le long de ces vivants haillons.
- Tout cela descendait, montait comme une vague  
Ou s'élançait en pétillant;  
On eût dit que le corps, enflé d'un souffle vague,  
Vivait en se multipliant.
- 25 Et ce monde rendait une étrange musique,  
Comme l'eau courante et le vent,  
Ou le grain qu'un vanneur d'un mouvement rythmique  
Agite et tourne dans son van.
- Les formes s'effaçaient et n'étaient plus qu'un rêve,
- 30 Une ébauche lente à venir  
Sur la toile oubliée, et que l'artiste achève  
Seulement par le souvenir.
- Derrière les rochers une chienne inquiète  
Nous regardait d'un œil fâché,
- 35 Épiait le moment de reprendre au squelette  
Le morceau qu'elle avait lâché.
- Et pourtant vous serez semblable à cette ordure,  
À cette horrible infection,  
Étoile de mes yeux, soleil de ma nature,
- 40 Vous, mon ange et ma passion!
- Oui! telle vous serez, ô la reine des grâces,  
Après les derniers sacrements,  
Quand vous irez, sous l'herbe et les floraisons grasses,  
Moisir parmi les ossements.
- 45 Alors, ô ma beauté! dites à la vermine  
Qui vous mangera de baisers,  
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine  
De mes amours décomposés!

Le long du vieux faubourg, où pendent aux mesures

Les persiennes, abri des secrètes luxures,

Quand le soleil cruel frappe à traits redoublés

Sur la ville et les champs, sur les toits et les blés,

5 Je vais m'exercer seul à ma fantasque escrime,

Flairant dans tous les coins les hasards de la rime,

Trébuchant sur les mots comme sur les pavés,

Heurtant parfois des vers depuis longtemps rêvés.

Ce père nourricier, ennemi des chloroses,

10 Éveille dans les champs les vers comme les roses ;

Il fait s'évaporer les soucis vers le ciel,

Et remplit les cerveaux et les ruches de miel.

C'est lui qui rajeunit les porteurs de béquilles

Et les rend gais et doux comme des jeunes filles,

15 Et commande aux moissons de croître et de mûrir

Dans le cœur immortel qui toujours veut fleurir !

Quand, ainsi qu'un poète, il descend dans les villes,

Il ennoblit le sort des choses les plus viles,

Et s'introduit en roi, sans bruit et sans valets,

20 Dans tous les hôpitaux et dans tous les palais.

Texte n° 3

Charles Baudelaire, « Spleen », LXXVIII, section « Spleen et Idéal », *Les Fleurs du Mal*

Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle  
Sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis,  
Et que de l'horizon embrassant tout le cercle  
Il nous verse un jour noir plus triste que les nuits ;

5 Quand la terre est changée en un cachot humide,  
Où l'Espérance, comme une chauve-souris,  
S'en va battant les murs de son aile timide  
Et se cognant la tête à des plafonds pourris ;

10 Quand la pluie étalant ses immenses traînées  
D'une vaste prison imite les barreaux,  
Et qu'un peuple muet d'infâmes araignées  
Vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux,

15 Des cloches tout à coup sautent avec furie  
Et lancent vers le ciel un affreux hurlement,  
Ainsi que des esprits errants et sans patrie  
Qui se mettent à geindre opiniâtrement.

- Et de longs corbillards, sans tambours ni musique,  
Défilent lentement dans mon âme ; l'Espoir,  
Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique,  
20 Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir.

Texte n° 4

Arthur RIMBAUD, « Vénus anadyomène », *Cahier de Douai*, 1870

Comme d'un cercueil vert en ferblanc, une tête  
De femme à cheveux bruns fortement pommadés  
D'une vieille baignoire émerge, lente et bête,  
Avec des déficits assez mal ravaudés ;

5 Puis le col gras et gris, les larges omoplates  
Qui saillent ; le dos court qui rentre et qui ressort ;  
Puis les rondeurs des reins semblent prendre l'essor ;  
La graisse sous la peau paraît en feuilles plates ;

10 L'échine est un peu rouge, et le tout sent un goût  
Horrible étrangement ; on remarque surtout  
Des singularités qu'il faut voir à la loupe...

Les reins portent deux mots gravés : Clara Venus ;  
– Et tout ce corps remue et tend sa large croupe  
Belle hideusement d'un ulcère à l'anus.

Texte n° 5

Jacques REDA. « La Bicyclette », *Retour au Calme*, 1989.

Passant dans la rue un dimanche à six heures, soudain,  
Au bout d'un corridor fermé de vitres en losange,  
On voit un torrent de soleil qui roule entre des branches  
Et se pulvérise à travers les feuilles d'un jardin,  
5 Avec des éclats palpitants au milieu du pavage  
Et des gouttes d'or — en suspens aux rayons d'un vélo.  
C'est un grand vélo noir, de proportions parfaites,  
Qui touche à peine au mur. Il a la grâce d'une bête  
En éveil dans sa fixité calme : c'est un oiseau.  
10 La rue est vide. Le jardin continue en silence  
De déverser à flots ce feu vert et doré qui danse  
Pieds nus, à petits pas légers sur le froid du carreau.  
Parfois un chien aboie ainsi qu'aux abords d'un village.  
On pense à des murs écroulés, à des bois, des étangs.  
15 La bicyclette vibre alors, on dirait qu'elle entend.  
Et voudrait-on s'en emparer, puisque rien ne l'entrave,  
On devine qu'avant d'avoir effleuré le guidon  
Éblouissant, on la verrait s'enlever d'un seul bond  
À travers le vitrage à demi noyé qui chancelle,  
20 Et lancer dans le feu du soir les grappes d'étincelles  
Qui font à présent de ses roues deux astres en fusion.